

Comment la mer devint salée



En ces temps-là, il y a très très longtemps, les hommes aimaient inventer des histoires pour expliquer ce qu'ils ne comprenaient pas. Voici ce qu'ils racontaient pour expliquer pourquoi l'eau de la mer est salée.

Il était une fois, un pauvre bûcheron. Un soir, alors qu'il préparait son dîner, un tout petit homme apparut et lui dit :

« Je suis le nain Flic-Floc, j'ai faim.

- Assieds-toi à côté de moi, répondit le bûcheron, nous allons partager mon repas. »

Ils se mirent à table et vidèrent ensemble une marmite de soupe de légumes bien chaude avec quelques saucisses grillées.

A la fin du repas, le nain Flic-Floc dit au bûcheron :

« Tu es généreux. Alors, je vais te faire un cadeau. Voici pour toi, un moulin magique. Il suffit de dire : *Petit moulin, il faut me moudre ceci et le moudre bien vite* pour qu'il se mette à moudre tout ce que tu désires. Pour l'arrêter, tu n'auras qu'à dire *marala-matata-maliba*. » Et le nain disparut très vite.

Le bûcheron posa le moulin devant sa vieille cabane et lui dit : « *Petit moulin, il faut me moudre une belle maison et la moudre bien vite.* » Et le petit moulin se mit à moudre la plus jolie des maisons. Comme le moulin finissait de moudre la dernière tuile du toit, le bûcheron s'écria : « *Marala-matata-maliba!* » et le moulin s'arrêta.

Emerveillé, le bûcheron porta le moulin dans le pré et lui dit : « *Petit moulin, il faut me moudre des animaux et les moudre bien vite.* » Et le moulin se mit à moudre des moutons, des chevaux et des cochons.

Comme le petit moulin finissait de moudre la queue du dernier petit cochon, le bûcheron s'écria : « *Marala-matata-maliba!* » et le moulin s'arrêta. Ensuite, le bûcheron fit la même chose avec les vêtements : chaussettes, pantalons, tricot, bonnets... Si bien qu'à la fin, il eut tout ce qu'il lui fallait. Alors, il rangea le moulin magique et n'y pensa plus.

Un jour, le capitaine d'un grand bateau de pêche arriva chez le bûcheron. Il venait acheter le plus beau des arbres de la forêt pour remplacer le mât de son bateau cassé par la tempête. Il voulait aussi de belles planches bien solides pour réparer la coque

de son bateau qui s'était percée sur des rochers. Le bûcheron l'écouta et lui dit : « Ne vous inquiétez pas. Dès demain tout sera prêt ! » Alors, il alla chercher le moulin magique et dit : « *Petit moulin, il faut me moudre de belles planches et les moudre bien vite.* » Et le moulin se mit à moudre les planches sous les yeux émerveillés du capitaine.

Le lendemain matin, le capitaine vint récupérer les planches et pendant que le bûcheron avait le dos tourné, il vola le moulin et courut jusqu'à son bateau. Dès qu'il fut en mer, le capitaine appela les matelots : « Allez chercher les tonneaux de sel, nous allons les remplir ! » Puis il prit le petit moulin et lui dit : « *Petit moulin, il faut me moudre du sel et le moudre bien vite.* » Et le moulin se mit à moudre, à moudre du sel, du beau sel blanc tout en poudre fine.

Quand les tonneaux furent pleins, le capitaine lui dit : « En voilà assez, petit moulin, nous avons de quoi saler toutes les morues et tous les harengs que nous pêcherons. » Mais le moulin continuait de moudre du beau sel blanc tout en poudre fine. Et le sel s'accumulait sur le pont du bateau.

« Assez, criait le capitaine furieux, assez ! » Mais le moulin ne voulait rien savoir. Et le sel commençait à remplir les cales du bateau. A la fin, comme le bateau trop chargé allait couler, le capitaine prit le moulin et le jeta par-dessus bord. Le moulin tomba au fond de la mer.

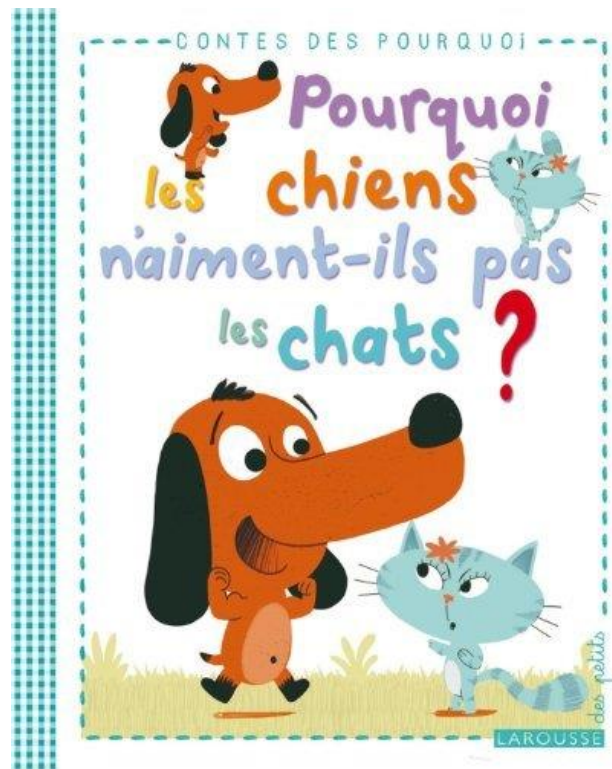
Et le moulin continua à moudre du beau sel blanc tout en poudre fine... C'est depuis ce jour, que l'eau de la mer est salée.

Pourquoi les chiens n'aiment pas les chats ni les chats les souris

Depuis des temps très anciens, les paysans vivaient en mésentente avec les loups, car ils décimaient leurs troupeaux, particulièrement leurs troupeaux de moutons. Ils se firent une guerre si incessante qu'ils aspirèrent un jour à la paix. Alors, ils passèrent un accord à leur profit réciproque. Le dernier article de ce contrat disait que les chiens, alliés des paysans, auraient le droit de protéger tout ce qui serait interdit aux loups. Quant à ceux-ci, ils auraient la possibilité de chasser dans les champs et les forêts tout ce qui n'appartenait pas aux gens. Ce qu'ils décidèrent ainsi, ils le mirent par écrit en jurant de le respecter.

Quand l'accord fut signé, les chiens se mirent à réfléchir au moyen de le mettre en sécurité. Ils discutèrent longtemps sur le point de savoir qui en serait le gardien. Puis ils finirent par reconnaître que personne ne convenait mieux que le chat, car il y voyait aussi bien la nuit que le jour.

Ils lui confièrent donc le précieux document, afin qu'il en prenne soin et puisse le rendre sur demande quand le besoin s'en ferait sentir.



Le chat accepta, prit le traité et promit de le garder fidèlement et avec vigilance. Par mesure de sécurité, il cacha même le papier dans un coin isolé où il pensait que jamais personne n'allait et il crut ainsi avoir écarté tout danger.

Mais il se trompait : personne ne venait dans ce coin, sauf les souris. L'une d'entre elles, qui fouinait toujours partout, le trouva. Et elle ne put résister à la curiosité de le lire. Comme le papier était plié et cacheté, elle ne trouva rien de mieux que de le grignoter en son milieu pour voir ce qui était écrit à l'intérieur. Cependant, la paix instaurée entre les paysans et les loups ne fut pas de longue durée. Les loups ne la prirent guère au sérieux et ne respectèrent pas leurs engagements. Les chiens furent affaiblis par la faim car ils avaient accepté d'aider les paysans contre les loups et, pour tout remerciement, les paysans les chassèrent et refusèrent de les nourrir. Il ne resta plus aux chiens qu'à s'attaquer seuls aux loups.

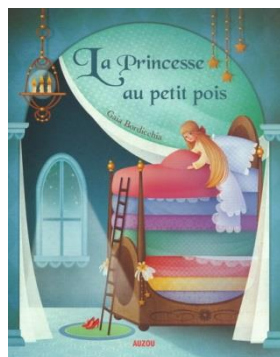
Ils se battirent si bien qu'ils triomphèrent. Après la défaite, les loups se dirent : « Comme il y a beaucoup de sortes de chiens ! Les uns sont roux, les autres sont blancs, les autres encore sont noirs ou tachetés. Nous, nous sommes tout gris. C'est pourquoi le droit est de notre côté. N'ayons plus peur et attaquons-les à nouveau ! »

La princesse sur un petit pois

Il était une fois un prince qui désirait épouser une vraie princesse. Il parcourut le monde mais n'en trouva pas qui lui convient. L'une était trop grande, l'autre trop petite ; l'une était jolie, l'autre trop laide ; l'une était trop taciturne, l'autre trop bavarde. Nulle n'était parfaite. Aucune ne ressemblait tout à fait à une vraie princesse.

Une nuit, un terrible orage éclata. Le tonnerre rugissait, les éclairs flamboyaient, la pluie tombait à verse. On frappa à la porte du château du prince. Le roi son père alla ouvrir. Là sous la pluie, se tenait une jeune fille qui se disait princesse. L'eau ruisselait sur ses cheveux et son visage. Ses habits, tout mouillés, lui donnaient l'apparence d'une pauvre. Elle ne ressemblait pas à une princesse !

« Nous ne pouvons pas nous contenter de ses propos, » dit la reine en se rendant à la chambre réservée aux invités.



« Je connais une épreuve qui nous dira si elle ment. » Elle retira la literie, plaça un petit pois sur le bois du lit et entassa par-dessus vingt gros matelas et vingt-cinq édredons rebondis. Puis la princesse se coucha.

« Avez-vous bien dormi, ma chère ? » demanda la reine le lendemain matin. « Affreusement mal ! » dit la princesse. « Je ne sais pas ce qu'il y avait dans mon lit, mais certainement quelque chose de très dur. Je suis couverte de bleus ! »

La reine et le roi sourirent, le prince sauta de joie : c'était enfin une vraie princesse !

Elle avait senti le petit pois à travers vingt gros matelas et vingt-cinq édredons rebondis.

Seule une vraie princesse pouvait avoir la peau si sensible !

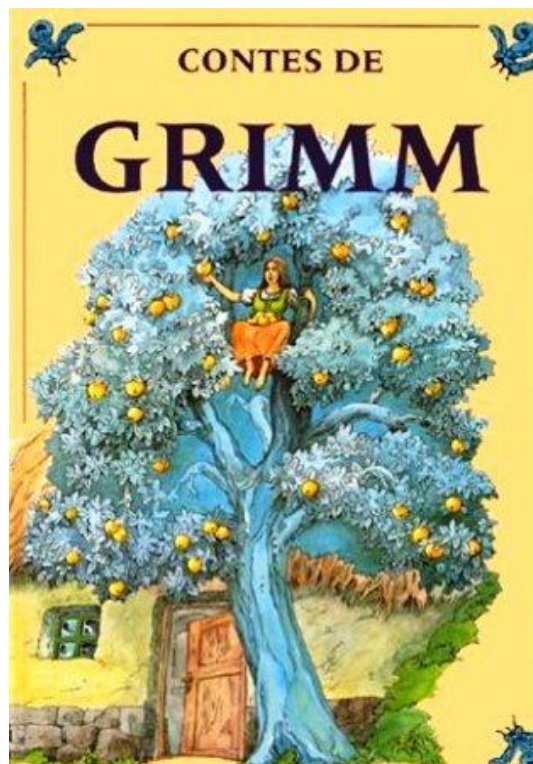
Le prince et la princesse se marièrent et l'on exposa le petit pois au musée royal où il doit se trouver encore si on ne l'a pas volé.

Les trois fils de la fortune (D'après Grimm)

Il était un père qui appela devant lui ses trois fils. Il donna au premier un coq ; au second, une faux ; au troisième, un chat. Il faut que chacun de vous cherche un pays où nul ne connaît ce qu'il possède, moyennant quoi, sa fortune sera faite, dit-il avant de mourir.

A la mort du père, l'aîné partit donc avec le coq ; mais partout où il arrivait le coq était déjà connu : dans les villes on en voyait même de loin perché à la pointe des clochers, tournant au vent ; dans les villages, il y en avait toujours plusieurs qui chantaient. Pour finir, il arriva sur une île où les gens n'avaient jamais vu de coq, et ils ne savaient pas non plus mesurer le temps. Ils savaient bien distinguer le matin et le soir, mais la nuit, quand ils restaient éveillés, ils ne savaient plus où ils en étaient.

Les habitants de l'île étaient émerveillés. Ils restèrent debout toute la nuit et entendirent chanter le coq avec grande joie, lorsqu'il lança fièrement son cocorico à deux heures, à quatre heures et à six heures du matin, juste avant le lever du soleil. Ils l'achetèrent à prix d'or.



Le second frère partit avec sa faux. Mais sur tous les chemins, ils croisaient des paysans qui portaient comme lui une faux sur l'épaule. Pourtant, il eut en définitive la chance d'arriver sur une île où les gens ne savaient pas ce que c'était une faux. Au moment de la moisson, ils amenaient des canons devant les champs et les faisaient tirer ; mais ce procédé présentait quelques désavantages : ou bien les boulets passaient par-dessus et le blé restait en place, ou bien les boulets frappaient directement les épis et massacraient le grain au lieu de couper la

paille. Bref, une bonne part de la récolte était perdue, sans compter que cela faisait un vacarme assourdissant. Lorsqu'ils le virent arriver avec sa faux, avançant tranquillement et coupant les épis au fur et à mesure ; ils restèrent émerveillés qu'ils l'achetèrent à prix d'or. Le troisième frère voulut alors faire ses preuves à son tour et trouver l'endroit où son chat pourrait lui rapporter autant. Mais il y avait tant et tant de chats partout que les gens noyaient les petits pour ne pas en avoir trop. Finalement, il s'embarqua sur un navire et arriva sur une île où, par chance pour lui, personne n'avait encore jamais vu de chat, alors que l'île était infestée par les souris. Les souris dansaient sur la table et sur les chaises, même lorsque les maîtres étaient chez eux. Le roi se vit alors supplié de toutes parts d'acheter cet animal pour le bien de toute la population et lui offrit volontiers tout l'or qu'on lui demandait.

C'est ainsi que le troisième fils revint à la maison avec une richesse encore plus étendue que celle des deux autres et ils reconnurent la sagesse de leur père.

Pourquoi certains arbres gardent leurs feuilles en hiver

Il y a longtemps de cela, il faisait froid ; l'hiver approchait. Tous les oiseaux étaient partis vers des pays plus chauds. Mais il restait un petit oiseau qui avait une aile cassée et ne pouvait pas voler. Il cherchait partout pour voir s'il trouvait un endroit pour se tenir au chaud.

- Peut-être que les arbres de la forêt m'abriteront ? pensa-t-il.

Il sautilla donc vers la forêt. Il s'adressa d'abord au bouleau :

- J'oli bouleau, dit le petit oiseau, voulez-vous me laisser vivre dans vos branches jusqu'à la bonne saison ?

- Ah ! Non ! dit le bouleau, je n'ai pas besoin de toi. Va-t-en.

Le petit oiseau voleta alors jusqu'à un grand chêne.

- Grand chêne, dit le petit oiseau, voulez-vous me laisser vivre dans vos branches jusqu'à la bonne saison ?



- Ah ! Non ! dit le chêne, tu mangeras tous mes glands. Va-t-en.

Le petit oiseau, tout triste, se mit à pleurer. Bientôt le sapin l'aperçut et lui dit :

- Pourquoi pleures-tu petit oiseau ?

- Les arbres ne veulent pas m'abriter, dit l'oiseau, et je ne peux pas voler loin avec mon aile cassée.

- Viens chez moi, dit le sapin. Tu choisiras celle de mes branches qui te plaira le mieux, tu y resteras le temps que tu voudras.

- Oh ! Merci ! , dit le petit oiseau et il s'installa sur une branche touffue bien à l'abri du vent.

Cette nuit-là, le vent du nord vint jouer dans la forêt. Il s'amusa à souffler sur les feuilles avec son haleine glacée et à les faire tomber à terre. Mais le sapin lui dit :

- J'abrite un petit oiseau blessé, je voudrais bien garder mes feuilles.

- Eh bien, dit le vent, puisque tu as été bon pour le petit oiseau, tu garderas toutes tes feuilles.

Et c'est depuis ce temps-là que le sapin garde ses feuilles en hiver.

Voilà pourquoi le crocodile vit dans les rivières

Quand le monde était encore jeune et que les choses étaient autres, le crocodile et le chien étaient grands amis et partageaient la même demeure sur les berges d'un grand fleuve .A ce temps-là, le crocodile avait la gueule toute petite, c'est à peine s'il pouvait manger et boire. Quand à mordre, il n'en était pas question. Et le chien n'était pas beaucoup mieux loti.

Un beau jour, le chien en eut assez de cette déplorable situation. Il prit son couteau, alla trouver le crocodile et lui dit :

« Viens à mon aide, crocodile, fends-moi un peu le museau que j'aie la gueule suffisante pour pouvoir mordre convenablement. »

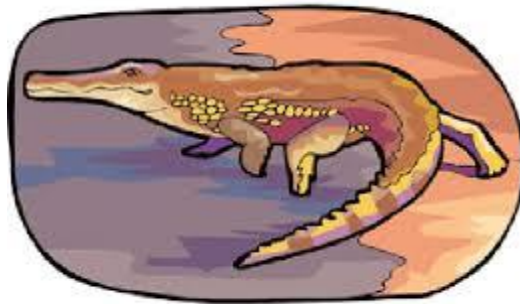
Le crocodile trouva l'idée fort bonne :

« Bien volontiers, chien ! Mais ensuite, tu me tailleras aussi le museau. »

« Bien entendu », promit le chien.

Le crocodile se mit aussitôt à l'œuvre et tailla à son ami une gueule qui lui

permettait de mordre très bien. Il fit très attention, s'appliqua ; en vérité c'était du bel ouvrage et le chien fut très satisfait. Mais quand ce fut à son tour, il ne fit pas très attention et fendit à son ami le museau de si belle manière que ce fut miracle qu'il ne lui fendît pas la tête en deux.



Le crocodile était furieux :

« Regarde-moi ça ! Mais qu'as-tu donc fait ! Je ne vais plus oser me montrer ! Tout le monde se moquera de moi ! Je ne pourrai supporter ce ridicule. J'aime mieux me cacher dans la rivière. Mais jamais je ne te pardonnerai. Je te préviens, si tu t'approches de la rivière, je te tirerai au fond de l'eau et je te dévorerai. »

Depuis ce jour, le crocodile a la gueule fendue jusqu'aux deux oreilles et il vit au fond de l'eau. Et si, par mégarde, le chien s'aventure au bord de la rivière, il

Le premier porc-épic

Au temps où le monde était encore jeune et où toutes choses étaient différentes, il y avait un chasseur. Il vivait seul dans une chaumière solitaire et ne fréquentaient jamais les autres hommes. Il n'allait à la chasse avec personne. Voilà comment il chassait : il attendait que les autres revinssent le soir avec leur gibier, il tuait un chasseur, lui prenait sa proie et ainsi avait de quoi se nourrir.

Il continua cette pratique très longtemps mais vint un jour où les autres chasseurs se rendirent compte de ses agissements. Ils comprirent que c'étaient le chasseur solitaire qui les tuait tous l'un après l'autre et résolurent de l'en châtier. Un matin, ils prirent leurs javelots et encerclèrent la hutte où vivait le chasseur solitaire. Celui-ci dormait, couché sur sa natte, le visage contre terre et n'entendait ni ne voyait rien. Il

ne s'éveilla pas quand les branches craquèrent dans les fourrés.

« C'est quelque bête », se dit-il, et il continua à dormir.

Puis l'herbe se mit à bruire mais le chasseur n'ouvrit pas l'œil pour si peu.

« C'est quelque insecte », se dit-il, et il continua à dormir.

Finalement les javelots volèrent, mais le chasseur ne tourna même pas la tête.

« C'est quelque oiseau », se dit-il, et il resta bien tranquillement allongé.

Mais ce n'était pas une bête, ce n'était pas un insecte, ce n'était pas un oiseau. C'étaient des chasseurs portant des javelots pointus. Ils les lancèrent de toutes leurs forces sur l'échine du chasseur solitaire et quand ils virent qu'il ne bougeait pas, ils le crurent mort et s'en furent, satisfaits d'avoir assouvi leur vengeance.

Mais le chasseur n'était pas mort. Il vivait encore et quand les hommes se furent éloignés, il se glissa à quatre pattes dans un trou qu'il avait creusé sous sa hutte. Il y resta jusqu'à ce que ses blessures guérissent. Mais il ne put tirer les javelots de son échine. Ils s'enracinèrent dans son corps et il les porte encore maintenant. Et le chasseur solitaire marche toujours encore à quatre pattes et quand craquent les branches, quand bruissent les herbes et que s'approche un ennemi, il se glisse bien vite dans un trou.

Et on l'appelle « Porc-épic ».



Pourquoi la chauve-souris ne vole que la nuit

Il y très longtemps, les quadrupèdes et les oiseaux se rencontrèrent dans un champ pour se livrer bataille. Le motif de cette guerre est aujourd'hui oublié. Tout ce qu'on sait, c'est que les deux armées étaient toutes deux vaillantes. A aucun moment, elles ne faiblirent et, à plus forte raison, ne songèrent à la retraite. Aussi, la guerre dura-t-elle longtemps.

De toutes les créatures, seule la chauve-souris se tint à l'écart du conflit, à cause de sa double nature. Il faut vous dire qu'à l'époque, elle était légèrement différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Ses pattes ressemblaient à celles des quadrupèdes et ses ailes étaient couvertes des plumes comme celles des oiseaux.

Elle regardait donc de loin le combat et hésitait à prendre parti. Cela ne lui disait rien de se retrouver parmi les blessés, et elle se dit qu'il serait plus sage d'attendre de voir de quel côté la chance tournerait. Dès qu'il lui sembla que les quadrupèdes allaient être vainqueurs, elle se glissa dans leurs rangs.



Mais, comme on dit, même le plus malin peut se tromper. C'est ce qui arriva à notre chauve-souris. Un aigle immense, s'éleva soudain très haut dans le ciel, et comme s'il avait retrouvé là-haut des forces nouvelles, il fonça tête baissée sur l'ennemi, entraînant avec lui tous les autres oiseaux. Cette attaque était si soudaine que l'armée des quadrupèdes fut défaite et que la chauve-souris n'eut plus qu'à battre en retraite avec elle.

Puis, la paix fut proclamée. Mais les oiseaux n'oublièrent pas la trahison de la chauve-souris. Ils la firent passer en jugement et leur verdict fut unanime : qu'on la prive de ses plumes et de la lumière du jour, et qu'elle s'estime heureuse encore de ne voler que la nuit.